



— Martha! s'écria-t-elle (page 141).

— Ah! ah! fit d'Épernon, est-ce que la reine Margot serait incognito à Paris, monsieur de Bussy, car nous avons appris que vous aviez l'héritage de La Mole?

— Oui; mais depuis quelque temps j'ai renoncé à l'héritage, et c'est d'une autre personne qu'il s'agit.

— Et cette personne vous attend rue du Faubourg-Saint-Antoine? demanda d'O.

— Justement; je vous demanderai même un conseil, monsieur de Quélus.

— Dites; quoique je ne sois point avocat, je me pique de ne pas les donner mauvais, surtout à mes amis.

— On dit les rues de Paris peu sûres, le faubourg Saint-Antoine est un quartier fort isolé. Quel chemin me conseillez-vous de prendre?

— Dame! dit Quélus, comme le batelier du Louvre passera sans doute la nuit à nous attendre, à votre place, monsieur, je prendrais le petit bac du Pré-aux-Clercs, je me ferais descendre à la tour du coin, je suivrais le quai jusqu'au Grand-Châtelet, et par la rue de la Tixeranderie, je gagnerais le faubourg Saint-Antoine. Une fois au bout de la rue Saint-Antoine, si vous passez l'hôtel des Tournelles sans accident, il est probable que vous arriverez sain et sauf à la mystérieuse maison dont vous nous parliez tout à l'heure.

— Merci de l'itinéraire, monsieur de Quélus, dit Bussy. Vous dites le bac du Pré-aux-Clercs, la tour du coin, le quai jusqu'au Grand-Châtelet, la rue de la Tixeranderie et la rue Saint-Antoine. On ne s'en écartera pas d'une ligne, soyez tranquille.

Et saluant les cinq amis, il se retira en disant tout haut à Balzac d'Entraques :

— Décidément, Antraguët, il n'y a rien à faire avec ces gens-là, allons-nous-en.

— La suite au prochain numéro. —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

L'enfant avait remercié, et il avait repris tristement son chemin.

C'était le soir, vers sept heures et demie à peu près.

Après avoir franchi la barrière d'Italie, il avait tourné à gauche, et avait suivi le boulevard avec une certitude d'aller là où il voulait aller, qui dénotait chez lui une grande connaissance de la route qu'il parcourait.

En effet, arrivé à la barrière Saint-Jacques, il descendit précipitamment le faubourg jusqu'au moment où, arrivé près de la rue Cassini, il s'engagea dans un corridor sombre et grimpa quatre à quatre l'escalier qui conduisait chez Nana.

L'enfant n'eut qu'à pousser la porte qui était entr'ouverte.

Nana faisait sauter le singe que lui avait légué Martha.

En voyant entrer le petit mendiant, Nana se leva précipitamment, et, allant vers lui, elle lui dit d'un air de mauvaise humeur :

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, petit gamin?

L'enfant répondit :

— Tu ne me reconnais donc pas, ma bonne Nana?

— Martha! s'écria celle-ci en laissant tomber le singe et en sautant au cou de son amie, qu'elle embrassa avec effusion.

— Je suis donc bien changée? dit avec mélancolie la Provençale.

— Tu n'as jamais été plus belle, ma bonne Martha! dit la blonde maîtresse de Cador. — Mais je m'attendais si peu à te voir d'abord, ensuite à te voir sous ce costume, qu'à première vue je t'ai prise pour un gamin.

C'était bien Martha-la-Seyne, en effet, et plus belle que jamais, comme le disait son amie; car le vice seul, et non la misère et la maladie, dégradent la beauté des êtres.

Or, dans le milieu infâme où Martha avait vécu, elle avait reçu le vice bien plus qu'elle ne l'avait conçu.

Elle avait entrevu le bien, et elle avait essayé de le pratiquer; mais ses forces bien plus que sa volonté l'avaient trahie.

Aussitôt qu'elle avait reçu la lettre de Nana elle avait acheté, à un des ouvriers de la manganerie où elle travaillait, le costume de son enfant pour trois pièces de cent sous, et elle était partie le soir, à pied, après avoir écrit à son patron pour quelle cause elle croyait pouvoir le quitter sans lui en demander l'autorisation.

Elle n'avait pas tardé à trouver un charretier qui avait consenti, pour quelques sous, à l'emmener avec lui pendant dix lieues.

Le lendemain, elle était repartie avec un maraîcher qui l'avait conduite jusqu'à Valence.

De Valence, un petit voiturin l'avait, par charité, sur sa bonne mine, transportée gratuitement à Lyon. De là, pour trois francs, un bateau à vapeur l'avait conduite à Châlons.

De Châlons à Mâcon.

A Mâcon, elle avait trouvé une place dans la diligence jusqu'à Montereau, et de Montereau elle était venue à pied à Paris, où elle était entrée, comme nous l'avons dit plus haut, par la barrière d'Italie.

— Tu viens aider ton protecteur à sauver la duchesse de Mauves? demanda Nana à la jeune femme.

— Sans doute, répondit celle-ci.

— Et quels sont tes moyens?

— Je n'en sais rien.

— Comment vas-tu t'y prendre?

— Je l'ignore encore.

— Sais-tu qu'il y a plus de cinquante personnes occupées à sa recherche?

— Je n'en sais rien, Nana; ils cherchent de leur côté, moi du mien.